Souvenirs de guerre

Bertha von Suttner



SOUVENIRS DE GUERRE

BIBLIOTHÈQUE PACIFISTE INTERNATIONALE

SOUVENIRS DE GUERRE

PAR

BERTHE DE SUTTNER

PARIS (5e)

V. GIARD & E. BRIERE

LIBRAIRES-ÉDITEURS

16, RUE SOUFFLOT ET 12, RUE TOULLIER

1904

AVANT-PROPOS

Un grand mouvement se dessine chez toutes les nations. — Impulsif ou volontaire, il tend vers une œuvre de régénération.

Après avoir passé des siècles à s'entretuer, les peuples s'inquiètent du temps perdu pour le progrès, des existences fauchées sans raison, des misères laissées sans secours, des plaies demeurées sans remèdes. L'humanité, décimée ou menacée par des maux terribles, s'angoisse : l'avenir apparaît sinistre. Les arsenaux regorgent, mais les poitrines deviennent de plus en plus étriquées. Les déploiements de forces militaires augmentent ; mais l'enfant s'étiole dans des logis insalubres ; la tuberculose tue l'adulte — quand l'alcool ne l'abrutit pas ; le vieillard, espèce bientôt rare, voit avec stupeur les générations nouvelles le précéder dans la tombe.

Des écrivains, des philanthropes, des savants

se sont émus. Ils ont dénoncé le péril et déclaré qu'il y avait un devoir social. *Ils ont fondé des œuvres nationales et préconisé l'entente entre les peuples pour organiser la lutte contre le mal.*

Des ligues anti-tuberculeuses se sont fondées. L'amélioration des logements populaires est devenue l'objet d'efforts constants On s'est occupé du sort des enfants pauvres. Et les esprits jusqu'ici les plus réfractaires ont reconnu la nécessité de traités d'arbitrage entre les nations — les découvertes scientifiques modernes laissant pressentir ce que serait la boucherie des combats.

*
* *

C'est spécialement au développement des idées pacifistes que nous avons consacré la présente « Bibliothèque ».

Tout étrange que puisse paraître cette constatation, la guerre n'est pas vouée à l'exécration universelle. Le comte Joseph de Maistre, fonctionnaire sarde d'origine française, et le comte de Moltke, patriote allemand de naissance danoise, ont encore des disciples, même parmi les femmes, même parmi les éducateurs du peuple et les ministres des religions. — C'est à elles, c'est à

eux que sont destinées quelques unes de nos brochures : aux paradoxes des pessimistes et des massacreurs d'hommes, nous opposons, sous une forme purement littéraire, les raisons de sentiment et les arguments de bon sens.

Pour les autres lecteurs, pour tous ceux qui pensent que la guerre est horrible et que les dépenses militaires ruinent le pays, nous montrons, dans une série d'études plus scientifiques et plus précises, quel doit être l'avenir de l'arbitrage entre nations, quel a été son fructueux passé — passé tout à fait inconnu du grand public — et quelles sont les réformes urgentes qui, sans diminuer les garanties de la défense nationale de chaque pays, sauveront l'Europe du mal envahissant de la paix armée, *et de la banqueroute — sa conséquence inévitable.*

*
* *

Les deux nouvelles qu'on va lire rentrent dans la première partie de notre programme : l'une évoque le sentiment, l'autre s'adresse au bon sens ; l'une montre l'horreur de la guerre, l'autre en souligne l'absurdité ; toutes les deux sont signées d'un nom cher aux pacifistes. Mme la

baronne de Suttner ne se contente pas, en effet, de compter parmi les écrivains les plus célèbres des pays allemands ; elle est présidente de la Ligue autrichienne des amis de la Paix, et son roman « Bas les armes ! », l'un des plus vibrants plaidoyers contre la guerre, a été traduit dans toutes les langues européennes.

Une Bibliothèque internationale de la Paix ne se concevrait pas sans que Berthe de Suttner y apportât son appui et sa collaboration : elle nous a accordé l'un et l'autre, et nous lui en conservons une vive et respectueuse reconnaissance.

S.-P.

SOUVENIRS DE GUERRE

Dans le salon, le conte de fées étant terminé, un court silence lui succéda. Puis un de nos visiteurs se leva, donnant ainsi le signal du départ. M. X... aussi voulait suivre les autres, mais mon mari et moi nous le retînmes.

Et une fois seuls avec lui :

— Maintenant, vous nous l'avez promis, racontez-nous ce souvenir...

— Soit, dit-il. Ce sera la première fois que je le raconterai. Peut-être l'utiliserez-vous à l'occasion...

— Me permettrez-vous de vous nommer ?

— Vous ne le voudrez certainement pas, car cela m'attirerai de graves désagréments.

— S'il en est ainsi, soyez assuré que je ne vous nommerai pas. Parlez.

Il s'enfonça pendant quelques instants, silencieux,

les yeux fermés, dans son fauteuil, et, de nouveau, un frisson le secoua. Puis il se releva et commença :

« C'était après la bataille d'Orléans... Depuis plusieurs jours, on avait lutté pour la victoire finale. Nous fûmes dirigés comme avant-postes vers un petit pays dont je tairai le nom, au delà d'Orléans.

« Nous nous y rendîmes à cheval, harassés, trempés, — il pleuvait depuis quarante-huit heures, — et affamés. Trois sensations, veuillez bien me croire, qui, si elles coïncident et si elles se sont répétées souvent depuis des semaines et des mois, agissent d'une façon assez déprimante sur l'enthousiasme guerrier, et que la mauvaise pensée : « Pourquoi ? Mais pourquoi donc ? » ne tarde pas à surgir.

« Nous étions forcés d'avancer avec beaucoup de précaution, l'état d'esprit de la contrée étant très surexcité ; quoique sachant que l'armée régulière battait en retraite, il nous fallait nous garder des troupes de francs-tireurs. Ah ! les damnés assassins ! C'est sur eux que se concentrait toute notre fureur et toute l'indignation morale qu'inspire l'idée du meurtre, une indignation qui ne trouve pas place quand il s'agit de troupes régulières, mais à laquelle nous pouvions donner libre cours vis-à-vis des francs-tireurs. En ce mo-

ment, le souvenir des corps francs formés par nos pères de 1812 et 1813, pendant la retraite des Français en Russie, nous sortait complètement de la mémoire.

« Epiant de tous côtés, nous allions au trot. A plusieurs reprises, des coups de fusils tirés des buissons atteignirent nos rangs, — nous ne pouvions voir nos adversaires. Deux ou trois de nos hommes furent frappés et restèrent sur la route — mais cela ne compte pas.

« Enfin, vers le soir, nous touchions le but. Encore un tournant de route, et le village s'étendit devant nous, baigné dans un doux crépuscule.

« Je le vois encore : au milieu d'une verte vallée, les maisons entourées de vergers, une petite église au clocher rond. La cloche sonnait l'angelus. Plusieurs de nos soldats firent le signe de la croix. Combien d'entre eux songeaient à leur village natal !

« Notre avant-garde traversa les rues, appelant à coups de tambour le maire et le curé. Lorsque nous entrâmes, ces deux sommités du village se tenaient sur la grande place devant l'église.

« Nous en étions arrivés aux questions prescrites :

« L'ennemi a-t-il quitté le village ?

« Quelles sont les troupes qui y ont passé ?

« Quelle direction ont-elles prise ? etc., etc.

« Puis la question de conscience : le village a-t-il fourni des francs-tireurs, s'en trouve-t-il encore ? Enfin la proclamation solennelle de la peine de mort contre le recel.

« Cela fait, et les sentinelles placées au delà du village, on finit par désigner les logis pour nous et nos soldats, harassés à mourir. Deux de mes camarades et moi nous fûmes logés au presbytère.

« Une heure plus tard, nous étions assis tous les quatre — car le curé s'était joint à nous, — autour d'une table, devant du vin et des cigares. Nous avions fait honneur au repas ; les plats enlevés, nous fumions et causions tout à notre aise.

« Notre vieil hôte — il devait avoir dépassé 70 ans — s'entretenait avec nous d'une façon si courtoise et si inoffensive que la notion « d'êtres ennemis » semblait ne pas même exister. Dans sa jeunesse, il avait passé quelques années à Heidelberg et il s'informait de l'aspect actuel de cette ville. Je pus le renseigner, y ayant séjourné moi-même. Quand je nommais par hasard une rue, une brasserie célèbre, un but d'excursion dont le vieillard se souvenait, ses yeux s'illuminaient.

« De bons yeux bleus, limpides ! Des cheveux blancs argentés ; et le ton cordial avec lequel il remplaçait parfois « monsieur » par « mon enfant » ou « cher enfant » : il avait quelque chose de si naïf en toute sa personne, toute arrière-pensée, toute colère semblaient si loin de lui ! Pendant une vie entière, avec humilité et obéissance, il avait accompli son devoir sacerdotal. En nous, il ne voyait que de braves soldats qui accomplissaient le leur : c'était bien simple. Il nous parlait de ses petits chagrins et de ses joies, de ses prédilections : son herbier et ses collections de minéraux, des écoliers qu'il regardait comme sa famille, de ses chers livres dans lesquels il avait coutume de chercher tous les jours des consolations et des jouissances : ses classiques latins et grecs, son Corneille et son Racine, son Imitation de Jésus-Christ : une âme pieuse, satisfaite de peu, une belle âme ! Il me réchauffait le cœur et je me mis à aimer ce vieillard. Le fait même qu'il appartînt à la nation ennemie me le rendait plus cher, car c'était un tel bienfait d'être enfin délivré de l'obligation de haïr un homme parce qu'il était d'une autre nationalité ! Et cette même sensation, il la partageait — c'était visible. Par des regards bienveillants, par l'accent amical de nos voix, nous nous faisions réciproquement comprendre ce que nous ne nous di-

sions pas : « Français ou non, tu es un digne vieillard. » — « Prussiens ou non, vous êtes de braves garçons. » — Quand on a soif longtemps, une bonne gorgée est douce ; après une longue fatigue, on jouit du repos ; de même, après ces longues luttes et accès de rage, la politesse normale et l'affabilité semblent doublement bienfaisantes.

« Malgré les fatigues précédentes, nous restâmes ensemble plusieurs heures. A onze heures seulement on se dit : « Bonsoir, mes enfants. — Bonsoir et merci, mon père. »

« Le vieillard nous avait conduits dans notre chambre ; — son cabinet de travail. C'est là que se trouvaient les armoires contenant sa petite bibliothèque, ses chères collections ; un canapé recouvert de cuir, formant un lit, quelques fauteuils, un grand secrétaire surmonté du portrait d'un homme imposant et d'un crucifix, — dans l'embrasure de la fenêtre, une grande cage enveloppée.

— C'est mon père, expliqua le curé, éclairant le portrait avec sa bougie. Il a aussi servi dans l'armée, sous Napoléon... Alors les rôles étaient différents : nous étions vainqueurs en pays ennemi... Tout change... Que la volonté de Dieu soit faite ! ajouta-t-il. Et voici mes méchants enfants jaunes ! il montra en souriant la

cage. C'est ma joie... Tous les jours ils viennent sur ma table à déjeuner, pour picoter les miettes de pain sur mes lèvres. Vous verrez demain... Mais maintenant, bonne nuit, vous devez être fatigués, Messieurs, très fatigués. Pauvres enfants!

» Il nous serra la main, d'abord à mes camarades, puis à moi, — et moi, — je ne pus y résister, — d'ailleurs il n'y a rien d'humiliant — un vieillard de soixante-dix ans, un prêtre... moi, un tout jeune homme... bref, je m'inclinai sur sa main, voulant la baiser. Il la dégagea et la posa un instant sur ma tête, en répétant : Bonsoir, mon enfant! »

M. X... se passa violemment la main sur sa tête :

— Ah! cette bénédiction!... elle a brûlé longtemps mon front!

Après un court silence, il continua :

« Nous nous couchâmes. Le lieutenant F... sur le canapé, moi sur un fauteuil qui, à l'aide de deux chaises rapprochées l'une de l'autre, fut transformé en lit. Notre troisième compagnon, le lieutenant de R..., était de service et se retira, — muni d'une petite quantité de ses cigares favoris et d'une bouteille de vin de Bordeaux, — dans une pièce du bâtiment du fond d'où l'on avait vue sur le village et sur nos sentinelles, qu'il devait inspecter plus tard.

« Dans le vestibule, on avait installé nos plantons et un poste.

« J'avais dormi quelques heures lorsqu'un coup de fusil m'éveilla. D'abord je crus avoir rêvé. Pendant les derniers temps j'en avais tant entendu que, très souvent, le bruit s'en répétait, hallucination de l'ouïe, en moi-même.

« Mais aussitôt éclata un second coup, puis un troisième, — mon camarade m'appela. Nous remîmes hâtivement nos vêtements à demi enlevés, tandis que la fusillade continuait, et à travers les vitres on apercevait — vue à laquelle nous avions fini par nous habituer — le ciel rouge d'incendie.

« En dix minutes — il était une heure et demie — nous étions tous rassemblés dans la cour. Dans le village on avait tiré sur nos hommes, et les deux maisons d'où l'on avait tiré brûlaient.

« Cinq hommes et le lieutenant R... manquaient.

« Nous supposâmes que le lieutenant faisait l'inspection des postes. Je voulus entrer dans sa chambre pour voir le village de ses fenêtres.

Dans l'escalier, je trébuchai sur un corps. Des gémissements profonds, douloureux se firent entendre. J'allumai une allumette. C'était le planton du lieute-

nant. Il gisait dans son sang — un coup de sabre à la poitrine et un coup de hache à la tête.

« Dans la chambre nous trouvâmes le lieutenant de R..., baillonné avec son propre mouchoir, la tête presque écrasée de coups de sabre, — mort.

Quatre de nos soldats avaient été assassinés dans le village.

« A cinq heures du matin le tribunal était formé. Le curé, le maire et plusieurs autres habitants comparurent.

« Toute l'affaire se résumait à ceci.

« Le neveu du curé, un garde forestier, avec quelques autres jeunes gens du village, faisait partie d'une des bandes de francs-tireurs des environs. Revenus de la veille, ils avaient assailli nos soldats pendant la nuit.

« Mais *maintenant* voici l'horrible.

« Un berger s'avança et déclara que le soir, il avait vu le prêtre faire entrer son neveu par la porte donnant sur la cour.

« Je fus aussi terrifié que si l'accusation eut été dirigée contre moi-même.

— Est-ce la vérité, M. le curé, est-ce la vérité ? m'écriai-je.

« Il leva la tête et me regarda avec ses beaux yeux bleus, droit en face.

— Oui, répondit-il avec tristesse. Mais seulement pour cacher le pauvre diable, le fils de ma sœur, dans l'étable aux chèvres. Je n'avais aucune idée de son projet — croyez-moi, je le jure.

« J'en étais convaincu — mais à quoi cela servait-il! Ce qui allait suivre, je le savais d'avance. Le commandant, conformément à la consigne, avait été prévenu du fait — à neuf heures, je reçus la sentence.

« — Le village, comme châtiment, doit être incendié, le curé, reconnu coupable d'avoir caché un franc-tireur assassin, pendu à la porte de sa propre maison ».

A nouveau, un frisson secoua M. P..., comme il prononçait le mot « pendu ».

Je le répétai, angoissé .

— Pendu? Pendu? Le vieux prêtre...? On l'a fait?

« J'envoyai encore en grande hâte un message au commandant, lui demandant instamment une atténuation de la sentence, — la grâce.

« La réponse revint vite : Pas de pardon.

« C'était à moi de faire exécuter le jugement, et alors, je vous assure, mon désespoir, mon dégoût du monde furent si grands, que je songeai à me brûler la cervelle. La pensée des miens à la maison me retint. Et après... Ah! quels beaux souvenirs! » s'écriait tout

à l'heure cet ardent jeune homme. Et après — ce qui suivit... Heureusement, bien des détails ont échappé à ma mémoire, mais bien trop hélas! y sont restés gravés avec la précision d'une photographie.

« *C'est la guerre — l'inflexible devoir — le but suprême* ». Avec ces lieux communs, on parvient à en masquer à soi-même et aux autres toute l'horreur. Et les détails, on les tait. On enlève ce qui est trop hideux et trop lugubre. Sur des corps en décomposition, on jette de la terre : et sur des faits répugnants, on jette le silence. Permettez-moi de terminer là mon récit.

— Non, je veux savoir la fin. Le jugement fut exécuté?

— Naturellement! Il le fallait. On ne peut pas faire la guerre la main douce. Moi-même j'en donnai l'ordre. D'abord, je notifiai la sentence de mort au vieillard sans dire le genre de mort.

— Je m'y attendais, dit-il avec calme et douceur. Je suis prêt.

« Mais lorsque j'en arrivai à la destruction du village, il poussa un cri. Incendier — incendier — tout ce qu'il avait aimé sur cette terre! Toute sa commune anéantie — l'école — l'hospice — dans lequel se trouvaient quelques malades forcément abandonnés... sa

belle église, ses pauvres collections, — peut-être pensait-il aussi à ses chers favoris dans la cage : je ne sais pas à quoi il pensait, mais son cri de douleur fut effroyable.

« Et effroyable — effroyable ce qui suivit — dont la vision précise me revient en ce moment. Je vois, quand le mot « par la corde » eut été prononcé, le vieillard tomber à genoux, je le vois, les mains tendues, supplier qu'on le fusillât. Pas pendu ! Pas la corde ! Pour l'amour de Dieu, une balle, une balle ! — Mais il ne devait pas mourir de cette mort des braves.

« La vision suivante me fait voir comment, sur mon ordre, on lui passe la corde autour du cou, comment on l'entraîne vers sa porte... comment .. non — à ce moment-là je me suis détourné.

« Puis je le vois pendu là — sa noire soutane si spectralement étroite et longue, sa tête blanche penchée. Je vois tout le village en flammes, — comment, aux gémissements des habitants, aux mugissements épouvantés venant des étables, nos soldats tuent tous ceux qui veulent éteindre le feu ou s'opposer à l'incendie. — Je nous vois quitter le village si florissant la veille encore, — derrière nous un océan de feu, demain un amas de ruines et de cendres. Et au milieu de tout cela, toujours et toujours les bons yeux bleus

du vieillard, puis son regard terrifié, suppliant. Oh! les yeux, les yeux, on les oublie difficilement! Toutes les autres visions, on peut s'y soustraire — mais le regard agonisant d'un être humain qu'on a tué soi-même!... »

UNE VILLE OU L'ON S'AMUSE

Dans mes voyages (je ne vous dirai pas si c'étaient des voyages imaginaires), j'ai fait la connaissance d'une ville bien étrange, et je voudrais vous faire partager l'étonnement que j'y ai éprouvé.

Dès mon arrivée, guidée par un habitant de l'endroit, j'entrepris une tournée. Mon compagnon, en cicérone consciencieux, me faisait remarquer les beautés de sa ville natale et me renseignait sur les mœurs de ses habitants. Il s'acquittait de cette tâche avec beaucoup d'empressement et une visible fierté. Seulement, mon manque d'intelligence le mettait quelque peu en colère ; la stupéfaction qui, à chaque instant, me faisait secouer la tête lui donnait visiblement sur les nerfs.

Dans son architecture, Hiliaropolis (c'est le nom de la ville) ne se distingue pas des autres capitales ; ce qui lui donne un cachet particulier ce sont les habi-

tudes qui y règnent et le caractère de ses institutions publiques. J'eus l'occasion de m'en apercevoir dès que nous nous fûmes mis en route. Au détour de la première rue, notre voiture dut s'arrêter : une longue colonne défilait et nous barrait le passage.

— Ah ! un régiment !... et je me penchai pour mieux voir. Je me trompais ; ce n'étaient pas des soldats. C'étaient des jeunes gens en habit noir, cravate blanche, fleurs à la boutonnière, et des jeunes filles en robe de tulle, décolletées, qui marchaient, en rangées de cinq ou six couples, d'un pas rythmé et glissant.

J'interrogeai mon compagnon du regard.

— Un détachement de nos danseurs, dit il d'un ton très indifférent, comme s'il s'agissait d'une chose toute naturelle.

— De l'Opéra ?

— Mais non : pour les bals privés.

— Tiens, il paraît qu'on s'amuse ici, me dis-je tout bas.

— Attendez, ajouta-t-il ; si cela vous intéresse, nous pourrons voir évoluer nos corps de danse. Et il donna un ordre au cocher.

— Nous n'allons pourtant pas assister à un bal à dix heures du matin ?

— Non, à des exercices.

En effet, au bout de quelques minutes, notre voiture s'arrêta à côté d'un vaste terrain ouvert où de nombreux couples évoluaient au commandement d'un chef de quadrille : « Chaîne à droite ! En avant deux ! Ronde ! »

— C'est curieux, dis-je. Chez nous, les cours de danse ne sont pas aussi publics.

— Oh ! chez vous, l'art de la danse est fort peu développé. A cet égard, l'esprit qui règne à Hiliaropolis est bien différent.

— Mais, répliquai-je, on ne dédaigne pas les plaisirs chez nous.

— Je ne le sais que trop ! Vous êtes excessivement âpres aux amusements mondains ; vous ne savez pas, comme nous autres, apprécier et sauvegarder les joies d'une existence retirée.

Le sens de ces paroles m'échappait, et je me contentai de secouer la tête. Je m'aperçus maintenant que, dans cette étrange école de danse, on ne se limitait pas à travailler les différents pas, mais qu'on s'y livrait à toutes sortes d'autres exercices : des serviteurs en livrée portaient sur des plateaux des verres non remplis ; des ouvriers clouaient des draperies sur des murs factices ; autour de petites tables, des personnes âgées faisaient

semblant de jouer aux cartes ; bref, ce que l'on étudiait en ces lieux, ce n'était pas seulement l'art de la danse, c'était l'art de donner des bals.

J'en fis la remarque à haute voix, et, sur l'affirmation de mon compagnon, je demandai d'un ton de raillerie :

— Est-ce que, par hasard, on s'exercerait aussi dans l'art de faire la cour ?

Et l'autre, imperturbablement grave :

— Sans aucun doute. C'est l'essentiel. L'esprit amoureux, c'est l'esprit même du bal. Ces fêtes sont d'autant plus intéressantes que les danseurs brûlent d'une passion plus ardente, qu'ils sont plus adroits dans l'art de séduire, et que les femmes sont plus sensibles et plus coquettes. Aussi s'efforce-t-on de cultiver et d'aiguiser ces instincts, qui, d'ailleurs, nous sont innés.

— Les mœurs d'Hiliaropolis sont donc un peu... comment dirai-je ?... un peu légères ?

— Dieu nous préserve ! nous sommes, sous ce rapport, d'une austérité extrême. En dehors de la salle de bal, tout ce qui est amourette ou passion est prohibé, vilipendé ; nos lois sont là pour nous en défendre : un séducteur, on le pend ; une coquette, on l'enferme... sans pitié.

— Pourtant, au bal ?

— C'est différent. Au bal, ces choses-là sont indispensables, elles sont le plus sacré des devoirs. Vous ne comprenez pas ?

Je ne comprenais pas. Mais pour ne pas me montrer encore plus bête que j'en avais probablement l'air, je répondis évasivement :

— Mon Dieu... au fond... cela dépend du point de vue...

— Précisément. Et certes, les bals sont ce qu'il y a de plus horrible, de plus démoralisant...

— Ah ! Ainsi vous n'êtes pas partisan de...

— Moi ! Mais personne dans notre pays ! La population abhorre le bal ! Qui donc serait assez fou, assez criminel pour l'aimer ? Il n'y a que quelques énergumènes, — ce qu'on appelle chez nous le parti de la danse, — un groupe de fanatiques, qui désirent le bal pour le plaisir de danser ou pour les avantages qu'ils en attendent. Heureusement, ce n'est qu'une faible fraction.

Je ne pus m'empêcher de *re*secouer la tête.

Nous continuâmes notre chemin. Mon compagnon me prodiguait les explications chaque fois que nous passions devant un édifice public :

— Ceci, c'est l'académie communale de la polka...

Là-bas, ce grand bâtiment aux dix cheminées, c'est la plus importante usine des accessoires de cotillon. Dans ce carré de maisons uniformes sont logés nos danseurs municipaux; le palais en marbre que vous voyez à gauche, c'est le ministère du bal; la statue en bronze, ici, à droite, représente un de nos plus illustres chefs de valse, et la colonne, au fond, est érigée à la mémoire du splendide bal costumé de 1710. — A tous ces renseignements je répondais par le : « Ah! » de rigueur.

L'impression que j'étais tombée dans la ville du monde la plus gaie se confirmait de plus en plus. Les devantures des magasins en témoignaient comme le reste. Chez les marchands de joujoux, des poupées dansantes et des salons de réception tout meublés; des scènes de bal chez les marchands de tableaux, et, chez les libraires, des livres intitulés: Règlement des entrechats, — Histoire des Bals de Hiliaropolis, etc.

Mais c'est surtout lorsque mon compagnon me fit faire une tournée de visites chez les premières familles de l'endroit, que je pus juger de la mondanité qui y règne. Partout, d'énormes préparatifs de fête, fiévreusement activés; on décorait les escaliers de fleurs, on mettait des bougies aux lustres, on déménageait les meubles pour donner de l'espace aux danseurs; on

accordait, avec des sons stridents, les instruments de l'orchestre ; bref, pas un coin tranquille et confortable dans toute la maison.

Quand je me retrouvai seule avec mon cicérone, je lui fis part de mon étonnement. Tous ces préparatifs, pourquoi les faisait-on simultanément et avec la même hâte ? Chacun ne pouvait pourtant pas donner un bal le même jour ? Ces gens-là n'avaient donc pas d'autres préoccupations ? Chez nous, on aime bien s'amuser de temps en temps, mais notre mondanité ne va pas jusqu'à...

— Nous ne sommes pas mondains, interrompit l'autre avec sévérité. Voilà la grande différence. Vous autres, vous adorez le monde, vous prenez plaisir à l'imbécile coutume de la danse, tandis que nous avons atteint un plus haut degré de culture morale : nous n'aimons que les douces joies du foyer et le calme de la vie de famille. Les folies auxquelles vous vous livrez en temps de carnaval, — un reste des antiques saturnales, — nous avons appris à les mépriser.

— Et c'est vous qui dites cela ? Vous, le citoyen d'une ville où, selon toutes apparences, on s'apprête à danser une douzaine de bals aujourd'hui même ?

— Ni aujourd'hui, ni de longtemps. Plus de vingt

années se sont écoulées depuis la dernière fête, et, si la Providence le permet, si nous persévérons dans la bonne voie, il est à espérer que le bal futur nous sera épargné indéfiniment.

J'ouvris de grands yeux.

— Vous ne saisissez pas? Vous vous demandez peut-être : à quoi bon ces immenses préparatifs qui engloutissent toutes nos fortunes, — car nous ne reculons devant aucune dépense pour les effectifs du bal ; nous savons nous priver de tout le reste ; nous lésinons sur l'éducation, sur l'agriculture, sur l'hygiène ; mais, pour des accessoires de cotillon, nous accorderons jusqu'à notre dernier sou. — Et vous me demandez pourquoi? C'est pourtant bien simple. Voici. Chacun attend, pour l'annoncer, la certitude que son bal sera le plus brillant de la saison. Eh bien, si l'on apprend que, dans une autre maison, des décors plus riches et des soupers plus somptueux se préparent, on s'efforce, de son côté, d'en faire au moins autant, mais on en fait davantage ; cela contraint les autres de faire mieux à leur tour, et c'est ainsi, — j'espère que vous comprenez maintenant? — c'est ainsi qu'on empêche, par le seul moyen efficace, le bal d'éclater. Il est vrai que nous nous précipitons tous à notre ruine, les limites de nos forces seront bientôt dépassées ; mais que ne fait-

on pas pour maintenir la tranquillité, — seule garantie du bonheur ?

— Pardonnez-moi : cette tranquillité n'est-elle pas un peu... malsaine ?

— C'est possible. Elle vaut toujours mieux que l'insensé tourbillon de fête qui nous menace, et qui, dans un avenir certain, fondra sur nous.

— Dans un avenir certain ? A quoi vous sert alors tout ce beau système de prudence, s'il ne doit pas empêcher à tout jamais ce que vous redoutez si fort ? Personne, d'ailleurs, ne semble espérer le succès de cette méthode préventive, car, dans toutes les maisons, on parlait très couramment du bal de demain.

— Oh ! personne n'osera lancer les invitations, tant qu'on craindra que le bal voisin puisse avoir un plus grand succès. Voilà pourquoi il est de notre devoir, au nom même de notre ardent amour de la vie retirée, de persévérer dans notre façon d'agir. C'est ainsi que, hier, j'ai acheté à ma femme — ah ! aux prix de quels sacrifices ! — une rivière de diamants si éblouissante que l'envie passera aux autres femmes d'étaler leurs colliers : il n'y a que les parures pour empêcher les parures de sortir de l'écrin.

Cette fois je secouai la tête affirmativement. Ces sortes de phrases, prononcées avec tant d'aplomb,

m'inspirent un certain respect. Cependant, j'essayai encore une légère objection :

— Permettez : ne serait-il pas plus simple, plus conforme au principe de l'économie des forces et à la loi morale, de s'entendre pour abolir le système entier du bal ? A votre place, je...

Il me jeta un regard oblique :

— Vous écririez un roman : « A bas les valses ? » dit-il avec défiance. Fantasmagories que tout cela, rêves enfantins !... Il y a toujours eu des bals, et il y en aura toujours.

— Mais alors, pourquoi vous efforcez-vous de les prévenir ?

— Parce que nous chérissons la tranquillité au-dessus de tout.

— S'il en est ainsi, pourquoi élève-t-on les enfants dans l'amour des plaisirs mondains ? Pourquoi y animer ou plutôt y contraindre la population entière ? Pourquoi ne pas adapter l'éducation et les mœurs à cette existence de calme qui vous est si chère ?

— Ah ! quel pitoyable état d'efféminement et de stagnation cela nous ferait ! Quoi de plus efficace pour la santé et pour la grâce du corps que la danse ? Qu'y a-t-il pour mieux tremper les âmes que l'esprit amoureux ? Nos institutions du Bal, auxquelles tous nos

habitants sont forcés de participer volontairement, sont de véritables bienfaits.

— Ainsi, — après tout, c'est l'essentiel, — vous êtes contents ?

Votre situation vous plaît ?

— Pour ceci, je n'oserais l'affirmer. De tous côtés on se lamente, on tremble ; partout on entend dire que cela ne peut pas continuer de la sorte, que nos ressources sont épuisées, qu'il est impossible de faire de nouveaux sacrifices...

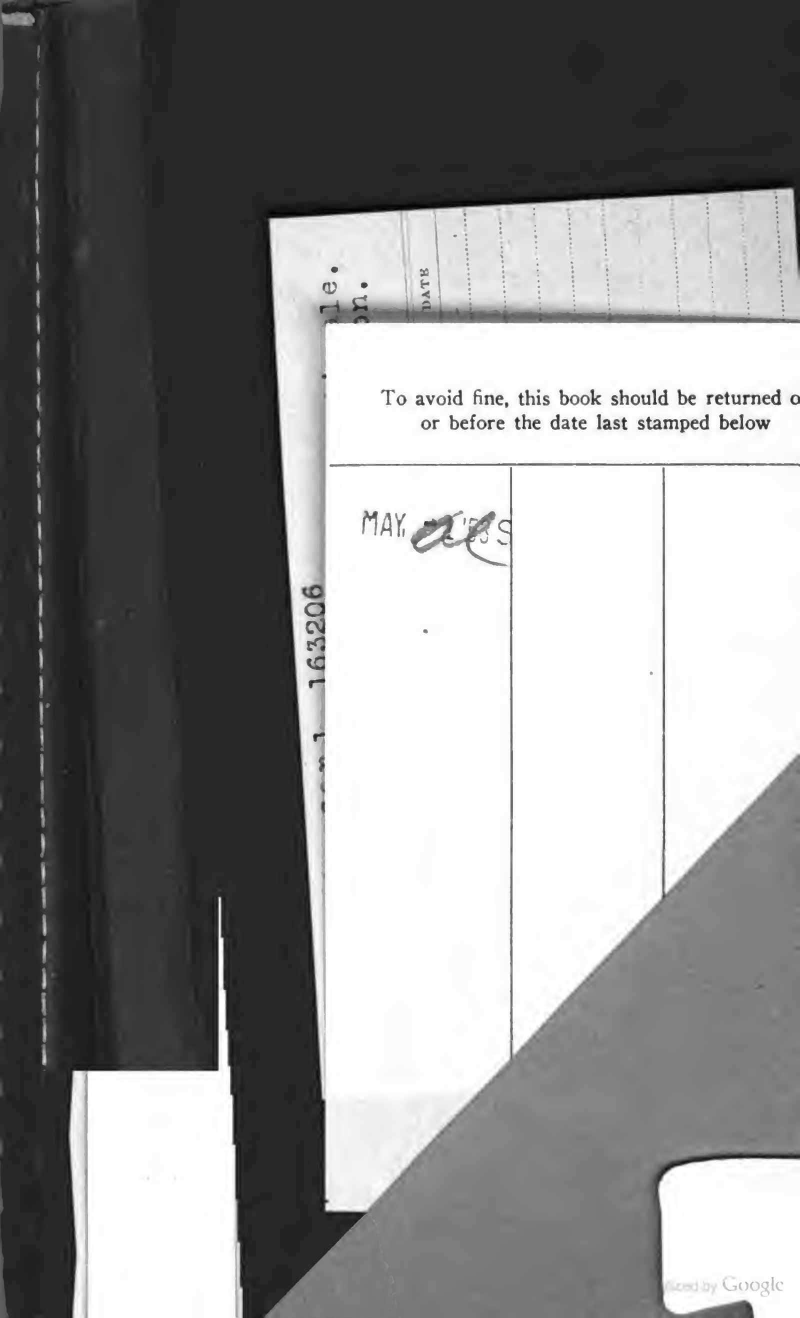
— Eh bien ?

— Eh bien ! — il rejeta fièrement la tête — on les fait tout de même. Nous *voulons* la tranquillité, il nous la faut. Et l'unique moyen de la conserver, un vieil adage d'une grande sagesse nous l'indique : *Si vis quietem...*

— *Para ballum*, dis-je en complétant la phrase ; et j'eus l'air complètement convaincue.

FIN

SAINT-AMAND (CHER) — IMPRIMERIE BUSSIÈRE



To avoid fine, this book should be returned o
or before the date last stamped below
DATE
1163206

